

Les rapports parentaux chez Maryse Condé

Maryse Condé's parental relationships

CARMEN BOUSTANI

École doctorale, Université libanaise
cboustan@sodetel.net.lb

Abstract

This article by Maryse Condé focuses mostly on the interaction between her life and her work, a sort of disguised autobiography. Condé analyzes her relationship to her island where she felt imprisoned, to her snobby parents who prevented her from having any contact with other children in the neighborhood and cut her off from her roots. She insists on the absent role of the fathers and tackles the very common bastardy in the Antilles. She ponders upon what has been established as a reference so far. She asserts herself as her father's author and not as his piece of work. She describes in particular the tension between her and her mother reduced to an insignificant status. This tensed daughter/mother relationship continues throughout the genealogy of the women of her line. She deals with this lack of identity by creating a language of her own, a mixture of French, English, Creole and African languages which becomes her territory, her land. This gives proof of her openness to other cultures and her conviction that everyone is different from the other. She defends individuality over community.

Resumen

Lo esencial de este estudio se centra en Maryse Condé y en la interacción entre su trabajo y su isla, donde se siente en prisión, con unos padres snobs que la alejan de cualquier contacto con los demás niños del vecindario y la separan de sus raíces. Ella insiste en el papel ausente de los padres y reconsidera lo que ha sido la autoridad paterna hasta ahora. Se afirma como la autora de su padre, no como de su trabajo. Describe en particular la tensión entre ella y su madre que se reduce a un estatus sin transcendencia. Esta tensión de la relación hija/madre continúa a lo largo de la genealogía de las mujeres de su linaje. Remedia esta falta de identidad creando un idioma propio, una mezcla de francés, inglés, criollo y lenguas africanas que se convierte en su territorio, en su tierra. Todo esto propicia su apertura a otras culturas y la convicción de que cada persona es diferente de la otra.

Key-words

parents, Antilles, children, creole, identity.

Palabras clave

padres, Antillas, niños, criollo, identidad.

Tracer le portrait de Maryse Condé c'est partir du rapport entre son autobiographie *La vie sans fards*¹ et l'univers de sa fiction. Il en résulte une représentation iconique, née de la fusion d'un faire -voir et d'un faire- lire. Or, dès l'entrée de ses écrits, nous sommes dans l'intimité de cette enfance en Guadeloupe, terre natale de Maryse Condé qu'elle considère comme "île prison". La plupart de ses romans, nouvelles, contes se passent dans cette île. S'il y a à connaître de l'écrivaine c'est à la lire sur les pages d'un livre afin de dégager son secret.

La figure de l'écrivaine est celle de l'imaginaire, on s'adresse à celle qu'on a projetée, à travers la lecture de ses livres. S'il y a des échos de son enfance dans ses écrits, il y a aussi un écart voulu pour faire passer un message par la fiction: "Je est un autre". Je m'interroge sur cette enfance et la figure du père et de la mère par rapport à leur progéniture dans *La châtaigne et le fruit à pain*, *Le cœur à rire et à pleurer: contes vrais de mon enfance* et *La Vie scélérate* de Maryse Condé. Du coup, la relation aux parents devient à la fois un enjeu existentiel et littéraire, comme si la fiction pouvait faire l'économie d'une réflexion sur l'héritage dont tout fils ou toute fille est le produit.

Un aperçu de sa vie. Maryse est née en 1937, sous le nom Maryse Boucolon à Pointe-à-Pitre, connu sous le nom "La Pointe". Ses parents sont aisés: sa mère est directrice d'une école et son père fondateur d'une banque. Dans un entretien avec Vèvè Clark² elle dit avoir été élevée comme une enfant gâtée la plus jeune de parents de bourgeoisie noire. Elle quitte la Guadeloupe en 1953 et ne retourne qu'en 1986: "Maryse Condé dont la réputation internationale de grande romancière et essayiste ne fait que croître vient d'annoncer qu'elle retournait dans sa Guadeloupe natale en juillet 1986 pour s'y installer définitivement" (Smith, 1988: 45).

En réalité cette installation définitive est un va-et-vient entre son île natale et les États-Unis, où elle a enseigné sans compter ses errances en Europe où elle s'est installée dans le sud de la France actuellement. On ne peut pas également négliger l'importance des voyages dans sa fiction.

À partir de *La Vie sans fards* elle se raconte sans masque et se réfère à Rousseau: "Je veux montrer à mes semblables une femme dans toute la vérité de la nature et cette femme sera moi" (Condé, 2012: 10). Elle s'interroge dès la première page de son autobiographie pourquoi faut-il que toute tentative aboutisse à un fatras de demi-vérité? Au départ ce livre est écrit d'une façon ludique pour ses petits-enfants. Elle remarque qu'elle ment un peu et

1 Condé, Maryse. 2012. *La Vie sans fards*. Paris, J.C. Lattès.

2 Vèvè Clark (hiver 1989) "Je me suis réconciliée avec mon île: une interview de Maryse Condé". Callaloo, n° 38, 86-132.

décide de révéler toute la vérité même au risque de leur déplaire. Il faut souffrir pour savoir ce qu'il y a au fond de soi. Ce livre est l'histoire d'une femme et l'origine de son écriture.

Maryse poursuit ses études à la Sorbonne, obtient un doctorat de littérature comparée en 1976. Tout commence à Paris, la rencontre d'un jeune journaliste haïtien et sa fuite inattendue. En mère célibataire, elle élève son enfant et se destine à l'enseignement. Elle parle de sa pauvreté à cette époque à France Culture dans l'entretien autour de la sortie de son livre *La vie sans fards*.

Elle se marie à un Guinéen, vit en Guinée, Sénégal et Côte d'Ivoire. Alors qu'elle était en Côte d'Ivoire, elle reçoit la nouvelle de la mort de ses parents "Je n'étais pas seulement orpheline, j'étais apatride, une SDF sans terre d'origine sans lieu d'appartenance" (Condé, 2012: 22). C'est en Guinée qu'elle lit Franz Fanon, prend conscience du passé des Antillais qui sont différents avec des problématiques identitaires propres. Elle s'installe par la suite aux États-Unis, enseigne aux universités de Berkeley en Californie et de Columbia à New York. Elle se remarie à un anglais Richard Philcox qui traduit ses romans en anglais. Elle a reçu le prix Puterbaugh, décerné pour la première fois à une femme aux États-Unis pour l'ensemble de son œuvre. Maryse Condé est une figure majeure, appréciée et connue, dans le monde littéraire francophone.

La trajectoire biographique de Maryse Condé est une prise de position par rapport à son île et la redéfinition de l'exil et de l'identité. Son œuvre s'interroge sur l'insulaire en mal d'une identité forte.

Ma rencontre avec Maryse Condé a eu lieu il y a quelques années au festival de *La Plume noire* à Paris, à l'occasion d'un hommage qui lui a été rendu et où j'ai pris la parole pour parler de la lutte pour la condition de la femme antillaise dans ses écrits. J'ai été impressionnée par ses paroles pleines de franchise et de rébellion. Elle mentionne dans son discours qu'il n'y a pas de famille simple. La famille est "un nœud de vipères initial" comme elle l'écrit dans *Les Belles ténébreuses*. De cette "vie scélérate" elle parle souvent.

Pénétrer dans l'écriture de Condé, c'est y retrouver le thème de l'image du père et de la mère que nous abordons tout d'abord dans sa nouvelle *La Châtaigne et le fruit à pain*³, nouvelle écrite et publiée dans un recueil collectif de nouvelles *Voies des pères voix des filles* dirigé par Adine Sagalyni et dans lequel d'autres écrivaines ont traduit leur vécu avec ce rapport au père comme Andrée Chedid; Leila Sebar, Marie-Claire Blais. À travers la lecture de la nouvelle de Maryse Condé *La Châtaigne et le fruit à pain*, c'est l'évocation d'un vécu où Maryse Condé décrit sa relation à son père et à sa mère. Il s'agit d'un père présent/absent et d'une mère besogneuse et ennuyeuse. Le titre est calqué sur un proverbe antillais "la femme est une châtaigne, l'homme est un fruit à pain". Cette image est fréquente dans les contes populaires antillais. Maryse Condé la reprend évoquant les petits fruits à écorce dure de châtaigne (métaphore attribuée à la mère) et le fruit à *pain*, qui une fois à terre se transforme

3 Condé, Maryse. 1988. "La Châtaigne et le fruit à pain" in Adine Sagalyn (textes réunis par). *Voies de pères voix de filles*. Paris, Maren Sell & Cie.

en “bouillie vite malodorante”, (connotation dégradante qui revient au père). L’allusion au proverbe marque non seulement la tension entre les parents d’Etiennise, mais aussi la valorisation des formes de l’oralité qui traduisent la survie d’une culture africaine au temps de l’esclavage, mettant en évidence l’arrière-fond compliqué de son identité culturelle.

Le personnage-narrateur Etiennise en tant qu’adulte, parle à la première personne réfléchissant sur son enfance et sur ses rapports à ses parents. Etiennise choisit une double perspective, celle de l’enfant qu’elle a été et celle de l’adulte qu’elle est devenue. L’entrée dans le récit est une entrée directe dans le monde de l’enfance. Tout se joue à partir de l’incipit qui constitue la phrase d’ouverture: “j’ai connu mon père quand j’avais dix ans” (Condé, 1988: 35). La nouvelle débute par un sentiment de méconnaissance du père géniteur. Ce point de départ qui constitue la matrice génératrice de la nouvelle, ancre le récit dans la remémoration du père absent.

Etiennise récupère son enfance telle que sa mémoire la lui restitue, mais en suivant un ordre chronologique partagé entre deux lieux distincts: Marie Galante et Pointe-à-Pitre. Les événements évoluent entre ces deux espaces insulaires, dont la traversée par bateau sur une mer houleuse est pénible pour elle qui quitte sans regret la maison pauvre où elle vivait avec sa mère pour aller vivre avec un père plus aisé, et qu’elle ne connaît pas encore. La mère élève seule sa fille et prend soin d’elle, jusqu’à l’âge où elle doit intégrer le lycée. Elle décide de l’installer à partir de dix ans chez son père pour qu’elle puisse suivre ses études. La décision d’une installation chez le père fut annoncée crûment à la petite fille, d’autant plus que c’est la première fois qu’elle lui en parle: “ton père est un chien qui mourra comme un chien dans l’ordure de sa vie. Mais voilà que tu dois rentrer au lycée de Pointe-à-Pitre. D’ailleurs chez qui? Alors il faut bien que je m’adresse à lui” (Condé, 1988: 39). La narratrice apprend d’un coup qu’elle a été admise en sixième et qu’elle abandonne cet “îlot de cul-de-sac” pour aller vivre loin de sa mère.

Le monde d’Etiennise se réduit chez sa mère à une solitude singulière, à l’univers de la maison et s’étend chez son père à la rue, aux salles de cinéma et à l’école. Elle se voit balloter entre ces deux univers contrastés, l’un ennuyeux de sa mère: “je m’asseyais sur le matelas que chaque soir j’étais au flanc du lit de ma mère et je contemplais le visage morose de la journée. Lundi, mardi, mercredi, vendredi se ressemblaient comme des gouttes d’eau. Jeudi et dimanche étaient différents, avec le catéchisme et la messe des enfants” et l’autre agité de son père qui ne prend pas soin d’elle, mais sa seule présence à la case donne à la fille le sentiment qu’elle appartient à un foyer important parce qu’il y avait une présence d’homme. Cette situation Etiennise ne l’a pas connue avec sa mère dans ce foyer monoparental: “Je sais aujourd’hui pourquoi je haïssais ma mère. Parce qu’elle était seule. Jamais un pesant d’homme dans sa couche aux draps tirés comme ceux d’une première communiant” (Condé, 1988: 40). Etiennise fantasme depuis son enfance sur les rapports homme/femme, mettant la place de l’homme sur un piédestal à qui tout lui est permis. Au lieu d’être choquée

par son père qui lui raconte ses prouesses sexuelles y compris avec sa mère, elle prend plaisir à l'écouter, un plaisir teinté de vice et elle ne pense pas à défendre sa mère.

Dans la peinture de l'éducation des années cinquante, Maryse Condé critique d'une manière acerbe la condition de la femme dans le rapport du couple. Bien que Condé ne soit pas une féministe affichée, elle garde en elle ce regard critique de la société patriarcale et de la transmission qui se fait aux autres générations.

Etiennise consacre le reste de la nouvelle à décrire ce père inconnu qui représente dans le déroulement des événements l'image de l'éducateur et du noceur. Le premier abord avec sa fille était de lui parler qu'elle est née d'une tentative de viol avec sa mère: "quelle sacrée négresse tout de même, ta mère!" (Condé, 1988: 40). Maryse Condé traite le problème aigu de la bâtardise aux Antilles et montre qu'Etiennise n'est pas la seule bâtarde d'Etienne Bellot, même si elle est la seule à demeurer:

Le dimanche, après la messe des enfants, c'était un flot de garçons et de filles de tous âges et de toutes les couleurs qui venaient saluer leur géniteur et recevoir de la main de Larissa un billet de 10 francs craquant neuf qu'elle tirait d'une boîte réservée à cet effet. Le flot s'interrompait à l'heure du déjeuner et de la sieste pour reprendre plus tumultueux dès quatre heures de l'après-midi et ne tarir qu'à l'entrée de la nuit. (Condé, 1988: 38)

Condé décrit la bâtardise d'une manière ironique, à noter le ton hyperbolique de l'énoncé émis par la fille parlant de son père Etienne Bellot.

Ce plaisir à prendre part aux confidences du père trouve sa complicité lorsqu'il lui demande de remettre des billets doux à toutes les élèves du lycée qui lui avaient "enflammé le sang". "— Donne ça pour moi à cette petite chabine de quatrième C.-A cette grande câpresse de seconde A." (Condé, 1988: 35). Les paroles rapportées du père au style direct montrent l'impact qu'ils ont eu sur la fillette et dont elle garde la résonance de la voix.

Etiennise commence à découvrir le mensonge social. Comment ces filles de bonne famille, qui vont à l'église le dimanche, entourées de leurs pères, mères et frères étaient prêtes à accepter les propositions d'un homme marié et de mauvaises réputations:

Je mis au point une technique hardie. Je m'approchais de la proie convoitée alors qu'elle bavardait avec ses camarades dans la cour de l'école. Je me plantais devant elle et lui tendais sans rien dire le feuillet plié en quatre. Un peu surprise, mais sans méfiance, elle me le prenait des mains, l'ouvrait, commençait à le lire et alors là, rougissait aussi violemment que la couleur de sa peau le lui permettait. (Condé, 1988: 35)

Avant la fin des classes, la fillette lui remettait un billet plié acceptant le rendez-vous: "L'effet d'une telle épître était radical" (Condé, 1988: 35).

Maryse Condé dresse un tableau sans complaisance d'un père livré à tous les démons de la misère, prostitution, corruption et perte de repères élémentaires qui lient un père à sa

progéniture. Le récit met l'accent sur le hasard qui a porté Etienne Bellot à s'intéresser à l'instruction de sa fille. Etienne se rapproche de son père le jour où celui-ci intervient alors qu'il l'écoute réciter un poème d'Emile Verhaeren ou une leçon sur le massif des Alpes. Il s'enflamme contre le système éducatif, de l'école de sa fille, basé sur la culture française, ignorant le patrimoine antillais. "Tonnerre de Dieu! Les couillonades que ces gens-là vous apprennent! Tu y comprends quelque chose?" (Condé, 1988: 43). Il souhaite lui apprendre la littérature de son pays et lui faire visiter la Soufrière, proposant de l'emmener en excursion. Bien que cette promesse ne fût que mal retenue, la fillette était contente de rêver: "Non je ne lui en veux pas, sans lui je n'aurai jamais rêvé, imaginé, espéré, attendu. Sans lui je n'aurai jamais su que les mangues poussent aux manguiers, les quenettes aux quenettiers et les tamarins aux tamariniers des Indes pour la plus grande saveur de nos bouches" (Condé, 1988: 43).

Cet état de rêverie, elle ne l'a jamais connu avec sa mère. C'est avec le père qu'elle apprend les leçons des choses de la vie et réalise l'importance de ses racines culturelles et biologiques, elle, la bâtarde dont le prénom qui lui est donné Etienne est un geste pathétique pour couvrir son état de bâtardise: Etienne fille d'Etienne. Sous la plume de Condé, la bâtardise qu'elle soit biologique ou sociopolitique devient déchirure mentale, trouble de l'identité des Antillais.

La recherche identitaire s'explique aussi dans le discours à la première personne utilisant les ressources d'une double oralité, celle du style direct enchâssé dans le discours. Dans le travail de réécriture, rapporter le style direct, c'est être plus fidèle aux paroles prononcées que de les formuler au style indirect où ils peuvent subir des distorsions. Puis l'écriture est plus attentive aux emprunts au créole, langue des origines. D'entrée de jeu, le fil historique semble s'imposer. À travers l'histoire du roman familial d'Etienne, toute l'histoire antillaise est là. La prégnance du texte antillais fonctionne comme un intertexte omniprésent dans l'espace textuel de la nouvelle.

Dans *Le Cœur à rire et à pleurer: contes vrais de mon enfance*⁴, composé de dix-sept contes, nous analysons le premier "Portrait de famille", conte autobiographique qui relate l'enfance et l'adolescence de Condé et trace la dissonance de culture qui les détermine. Elle considère qu'être noir est une constante idéologique: "Quand j'étais seule en France non plus protégée et entourée de famille et d'amis, j'ai enfin découvert que j'étais autre et peut-être que je suis devenue noire pour la première fois" (Condé, 1999: 24).

La plupart des héroïnes de Condé sont une réplique d'elle-même. Elles ont séjourné à Paris. Elles étudient à la métropole la culture commencée dans leur île colonisée. C'est à Paris qu'elles réalisent qu'elles sont inférieures. Ces personnages errants font un compromis avec la civilisation occidentale et leur propre culture. C'est autour de cette idée que se déploie le conte objet de notre étude.

Dans sa critique du mouvement de la négritude, Condé écrit "Or le nègre n'existait

4 Condé, Maryse. 1999. *Le Cœur à rire et à pleurer: Contes vrais de mon enfance*. Paris, Laffont.

pas. L'Europe soucieuse de légitimer son exploitation le créa de toutes pièces." (Condé, 1974: 409). Maryse met l'accent sur l'interférence de l'être et du paraître dans les structures archaïques de la pensée coloniale. La peau, cette pellicule sur laquelle se pose le regard, est propice aux projections fantasmatiques de l'homme blanc à titre d'exemple la représentation négative des mulâtres définis comme les "enfants du péché". Condé veut montrer comment l'Europe a joué un rôle déterminant dans la sociogenèse des représentations collectives.

Maryse Condé pose une prise de conscience de la négritude. Cette réflexion ramène à Victor Schoelcher cité dans *Les écrivains noirs de langue française: Naissance d'une littérature* de Lilyan Kesteloot: "Tout nègre ayant du sang africain dans les veines ne saurait jamais trop faire dans le but de réhabiliter le nom du nègre, auquel l'esclavage a imprimé un caractère de déchéance, c'est peut-on dire pour lire un devoir filial" (Schoelcher, 1963:28).

On n'est pas loin de Jean-Paul Sartre dans "Orphée noir" dans sa préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de littérature française* de Senghor:

En fait, la négritude apparaît comme le temps faible d'une progression dialectique: L'affirmation théorique et pratique de la suprématie du Blanc est la thèse; la position de la négritude comme valeur antithétique qui est le moment de la négativité. (Sartre, 1948: XLI)

Dans le déroulement des faits du *Cœur à rire et à pleurer: contes vrais de mon enfance*, Maryse critique le snobisme de ses parents qui se considèrent de la classe de Grands-Nègres face à la classe de Petits-Nègres, alors qu'ils font partie de cette même classe et ont échappé grâce à l'enseignement en français sous le régime colonial. Ils ont une haute idée d'eux-mêmes et se considèrent les plus intelligents par leur race de Grands-Nègres.

Portrait de famille décrit le voyage de la famille Boucolon à Paris pour les grandes vacances. Maryse Condé focalise sur l'entrée de ses parents dans un café parisien où le serveur dit avec étonnement "Que vous parlez bien le français!". Pourtant la Guadeloupe est française depuis 1635. Dans l'imaginaire du serveur, la peau noire ne correspond pas à l'identité française. La réponse des parents est plus troublante: "–Pourtant, nous sommes aussi français qu'eux, soupirait mon père. –Plus français renchérisait la mère avec violence. Elle ajoutait en guise d'explication: nous sommes plus instruits. Nous avons de meilleures manières" (Condé, 1999: 15).

En transmettant dans son conte cet accueil de ses parents au café, Condé insiste sur un sentiment de confusion qui l'envahit et ne comprend pas pourquoi ses parents, notables dans leur pays et qui n'éprouvent aucune infériorité de leur couleur, rivalisent avec le serveur de café à Paris. Elle est étonnée du comportement de ses parents au café, qui traduit leur incompatibilité avec la métropole et leur insistance sur leur identité française injustifiée. Un écart s'établit entre elle et eux. On n'a qu'à se référer à la photo de Maryse prise avec ses

parents au jardin de Luxembourg, où la mine boudeuse de Maryse et le rictus de sa mère en contrastent avec.

Dans un entretien avec Noëlle Carruggi, Condé raconte cette anecdote qui traduit son rapport avec sa mère. À l'âge de huit ans, elle a voulu écrire un poème qui dit la vérité à sa mère: "Oui tu es une femme merveilleuse mais aussi une sacrée emmerdeuse. C'est donc un poème comme ça que je lui ai lu, je me rappelle qu'elle a fondu en larmes. Faire pleurer sa mère lorsqu'on est enfant est un sacré moment de triomphe" (Condé, 2009: 206).

Maryse sent qu'elle va étouffer dans sa famille à cause des interdits de ses parents à jouer avec les autres enfants du voisinage, par peur d'apprendre le créole absent de leur échange linguistique. Elle n'a pas le droit de courir dans la rue, de danser et de rire. Derrière le dos des parents, elle transgresse leurs recommandations avec sa fratrie. Elle se rappelle la société étroite bourgeoise de sa jeunesse avec Vèvè Clark; "Toutes ces années passées dans une famille qui refusait de voir quelconque parce que les autres étaient au-dessus de sa condition" (Condé, 1989: 132). Elle attribue l'abandon du pays natal au mépris de sa famille: "Ce sentiment découlait de l'étroitesse d'esprit de la classe sociale à laquelle j'appartenais". (*Ibid.*)

D'ailleurs Jeanne, la mère de la narratrice alias Condé, rejette sa propre mère Elodie parce qu'elle parle créole et elle la cache à chaque fois qu'elle reçoit du monde: "Les gens de La Pointe racontaient qu'elle était une sans sentiment qui avait brisé le cœur d'Elodie. Qu'elle ne la laissait toucher à ses enfants qu'une pestiférée" (Condé, 1999: 69). Les parents de Maryse sont très francophiles et l'ont coupée de la réalité profonde de son pays, notamment de sa grand-mère qui représente les racines de la famille. Le vrai nom de la grand-mère Elodie est Victoire. À maintes reprises dans *Le Cœur*, l'auteure a recours à des noms fictifs dont elle révèle les vrais noms dans des entretiens notamment celui de Vèvè Clark.

Cette grand-mère rejetée par la famille intéresse Maryse qui voit en elle ses origines créoles dont elle avait été amputée. Dans le roman *Victoire les saveurs et les mots*, Maryse brosse un portrait attachant de cette femme. Elle décrit l'enfance de sa mère et la vie de sa grand-mère qui devient une grande cuisinière et qui travaille chez de grands bourgeois pour assurer la scolarité de sa fille Jeanne.

La nourriture occupe un rang poétique et identitaire dans ce roman qui fait écho à celui de Gisèle Pineau, *L'Exil selon Julia*, qui narre aussi le rapport de la narratrice avec sa grand-mère et prend la charge de raconter son histoire. Dans le présent de l'écriture, le récit travaille à ressusciter la mémoire des origines à la mémoire de Man Ya, qui évoque à sa petite-fille les Antilles et la possibilité de les faire renaître. Man Ya recourt à des histoires faisant rêver ses petits-enfants à propos de la cuisine antillaise.

La nourriture de Victoire et de Man Ya réconcilie Pineau et Condé avec les Antilles par un retour aux odeurs de la terre antillaise. L'insertion des mots appartenant au domaine

de la gastronomie et de l'exotisme démarque le discours d'une faim linguistique, d'une faim des mots:

Quand je mange des lentilles, je songe aux Antilles... Chaque graine est une île dans une assiette. Je sais qu'il y a des quantités d'îles dans les parages de la Guadeloupe. [...] J'ai fermé les yeux et je t'ai vue dans ton jardin au milieu de tous les grands arbres. (Pineau, 1996: 147, 150)

La nourriture est au cœur de cette tendresse qui unit Maryse et Gisèle à leur grand-mère. Nourriture de mots et mots de nourriture. Quelque chose du vécu, du pensé, de l'écrit transite par elles.

Maryse traite notamment dans ce roman la violence sexuelle exercée sur la femme de couleur. Elle décrit Victoire séduite à l'âge de seize ans par le fiancé de sa patronne. Le père de son enfant avait deux fois son âge; "Il était instruit, notable, respecté, voire de renommée, tous la traitèrent comme une criminelle" (Condé, 2008: 62).

Une complicité se crée entre la narratrice et son frère Alexandre qui prend le nom de Sandrino "pour faire plus américain" (Condé, 1999: 13). Par le biais de Sandrino elle critique ses parents qui suscitent la raillerie. "Papa et maman sont une paire d'aliénées." (Condé, 1999: 14). À la fin de *Portrait de famille* elle interroge la question de l'aliénation:

Mes parents étaient-ils des aliénés? Sûr et certain. Ils n'éprouvaient aucun orgueil de leur héritage africain. Ils l'ignoraient [...] en même temps ni l'un ni l'autre n'éprouvaient le moindre sentiment d'infériorité à cause de leur couleur. Ils se croyaient les plus brillants, les plus intelligents, la preuve par neuf de l'avancement de leur Race de Grands-Nègres. Est-ce cela être "aliéné"? (Condé, 1999: 17).

Une autre scène de *Portrait de famille* mérite d'être relevée et qui met la lumière aux yeux de Condé sur l'infériorité de sa race. C'est le jeu livré entre Condé et la petite blonde Anne-Marie de Surville: "Un soir au milieu de mes jeux solitaires une petite fille surgit de la noirceur. Moi c'est Anne-Marie de Surville. On va jouer" (Condé, 1999: 11). Maryse est contente de trouver une jeune fille de son âge même si elle la commande comme une domestique. Ce sentiment d'infériorité raciale se transmet de génération en génération sur le plan de l'imaginaire: "Je me demande si Anne-Marie et moi nous n'avons pas été l'espace de nos prétendus jeux, les réincarnations miniatures d'une maîtresse et son esclave souffre-douleur" (Condé, 1999: 44).

Après le jeu, Maryse demande à ses parents: "Pourquoi doit-on donner des coups aux nègres?" Mais ni le père ni la mère ne donnent une réponse exacte à Maryse qui se met à penser à ce secret: "Je devinais qu'un secret était caché dans mon passé, secret douloureux, secret honteux dont il était inconvenable et peut-être dangereux de forcer connaissance" (Condé, 1999: 67).

Maryse Condé analyse le lien problématique entre parents et enfants. Elle analyse

également la psychologie du père et de la mère à travers la structure matrilinéaire dans la nouvelle et celle patrilinéaire dans le conte et le roman (se rapprocher de la vie bourgeoise). Le lecteur suit les personnages dans leur carence à la recherche d'une identité qui remonte au manque du pays d'origine chez les Antillais et à ce qu'on appelle le "retour impossible". L'enfance n'a rien à voir pour Condé d'un paradis perdu. A la question de Françoise Pfaff: "Pouvez-vous nous raconter votre enfance? Maryse Condé répond: "Ce n'est pas intéressant du tout." (Pfaff, 1993: 9). L'enfance permet d'éclairer ce côté de sa personnalité qui transgresse le passé et se démarque des conditions fixes de l'identité créole. Elle considère que la créativité permet d'inscrire la différence, elle s'élève contre l'exigence de l'appartenance et insiste sur le fait qu'on est pluriel, multiple. Elle considère que l'identité loin d'être collective elle est individuelle, il peut y avoir des interférences, mais à l'intérieur chacun est différent.

*La Vie scélérate*⁵ dévoile la vie des Louis, famille guadeloupéenne à travers le regard de Claude Louis, jeune adolescente qui s'intéresse à la généalogie de sa famille. Elle remonte à son ancêtre Albert Louis "né l'année du terrible cyclone qui avait coulé arbres et vases d'un bout à l'autre de la basse terre comme de la haute-terre" (Condé, 1987:13) et retrace son parcours comme ouvrier au canal de Panama:

Au bout du petit matin, La Pointe apparue, couchée entre terre et mer. [...] Tout ce que l'île comptait de nègres las de jouer de la machette, de conduire des cabrouets à bœufs ou de suer dans une usine à sucre se ruaient par cette étroite porte entrebâillée sur l'espoir. (Condé, 1987: 18)

L'unique désir des jeunes guadeloupéens est de quitter leur pays. Tel fut le cas de ce grand-père de Claude qui après avoir souffert au Panama part à Saint Francisco où il fait fortune. Il retourne en Guadeloupe et fonde une famille bourgeoise. Son fils Jacob marié à Tina donne naissance à Thècla la mère de la narratrice. Thècla est une enfant gâtée en pleine quête identitaire qui touche souvent à la tragédie. Elle a un profond complexe de soi qui consiste à se libérer de ses attaches de petites-bourgeoises noires et cherche "une couronne de lauriers et de diplôme" (Condé, 1987: 200) Elle se détourne du chemin que ses parents ont tracé pour elle et se montre sarcastique à leur égard donnant d'elle à travers les mots une image de cannibale: "Moi Thècla Louis, j'ai assassiné père et mère. J'ai planté un glaive dans leur cœur. J'ai laissé couler leur sang. Je me suis perléché les babines! Il me faisait honte, je leur reprochais d'être trop noirs, d'être sans instruction" (Condé, 1987: 192).

Condé développera plus tard cette idée en un roman qui porte le titre d'*Histoire de La femme cannibale* dont l'héroïne Rosalie choisit d'exprimer sa révolte par l'expression artistique, en donnant à son tableau le même titre que celui du roman en question.

Thècla tente de contribuer à l'histoire de sa race en écrivant des livres imaginaires qui n'aboutissent pas dont *Histoire du nationalisme noire*. Son désir est d'aborder les structures

5 Condé, Maryse. 1987. *La Vie scélérate*. Paris, J. C. Lattès.

sociales et de retrouver ses racines. Elle ne connaît que l'échec. Ses projets historico-littéraires seront avortés. D'un côté elle veut écrire sur le nationalisme de son pays et veut énoncer les thèses de Richard Wright et Malcolm X et, de l'autre, elle s'oppose à ses idées et se marie avec un médecin blanc à Paris qui l'a soignée lors de la manifestation de Mai 68.

Elle n'aime pas sa fille Claude et la confie à une nourrice qui s'occupe d'elle durant dix années consécutives en Bretagne. Elle destitue à sa fille son identité et lui explique que sa couleur est la source de son aliénation: "C'est plus sale la couleur que la diarrhée verte de la dysenterie amibienne et le jaune de l'incontinence" (Condé, 1987: 287).

Claude vit un dilemme identitaire d'autant plus qu'elle n'est pas reconnue par son père Denis Latrau à sa naissance. Un fils de famille mulâtre qui a refusé de légitimer l'enfant malgré que sa mère Thécla soit instruite, belle. Claude en fille naturelle cherche à écrire l'histoire de sa famille et réussit à le faire.

La fille de Thècla montre que le passé de sa famille est enchevêtré en de multiples réseaux et entreprend de démêler les histoires obliées de sa lignée. Elle s'interroge sur le devenir d'un inconscient identitaire pour établir la mémoire du futur. Tout en restant fidèle à ses origines, elle écrit une histoire autre. Un livre bien différent de ceux ambitieux qu'avait rêvé d'écrire sa mère. Ce livre de Claude, qui a eu recours aux archives, témoigne outre la puissance créative de Claude d'un projet de recherche identitaire et d'un projet d'historisation des trajectoires familiales qui transgressent les tabous:

La narratrice de *La Vie scélérate*, Claude, enfant mal aimée de Thécla, arrachée à ses racines guadeloupéennes, transgresse un tabou familial pour tordre le cou aux secrets familiaux et redessiner les ramifications de son arbre généalogique. Elle cherchera malgré l'interdiction du patriarche, le Soubarou, et la distance entretenue par la branche maternelle, à faire la lumière sur les figures honnies de sa généalogie, comme le cousin Bert renié après avoir épousé et mis enceinte une Normande malgré l'interdiction paternelle, et mort de chagrin, suicidé, dans le froid de la métropole. Elle trouvera sa cousine, petite-fille de Bert qui comme elle s'appelle Louis. Elle tentera par l'écriture de recoudre, comme on a recousu de Célanire, les lambeaux et les morceaux de son histoire familiale, mis bout à bout dans un texte qui exhibe les difficultés de l'historiographe débutante tout en se donnant un modèle masculin; C'est en effet son oncle paternel, Jean, qui était l'historien du premier livre d'histoire de la Guadeloupe. (Viala, 2010: 144-145)

Claude réussit là où sa mère a échoué. En tant que narratrice et historienne, elle est une réplique de Maryse Condé qui écrit l'histoire antillaise par le biais de la fiction: "Écrire l'histoire de ce pays qui serait uniquement basée sur les souvenirs gardés au creux des mémoires, au creux des cœurs. Ce que les pères ont dit aux fils, ce que les mères ont dit aux filles" (Condé, 1989: 236).

Nous reconnaissons donc un narrateur au féminin qui est la porte-parole du texte et l'objet de son discours. Cette situation est à l'origine d'une véritable liberté de s'exprimer.

Elle apporte une maîtrise recherchée en récupérant ce passé refoulé et le ramène systématiquement sur la feuille blanche. Mais au lieu de l'inscrire au présent, elle l'écrit au passé, usant de l'emploi de l'imparfait, pour donner l'impression que cela s'est passé ainsi sans modification.

Les protagonistes femmes sont marquées par une rébellion qui les sort des sentiers battus comme Maryse Condé et ses héroïnes: "Les autres femmes que j'ai connues en Guadeloupe elles n'abdiquaient pas face à l'adversité" (Condé, 2000: 40).

Une distance s'établit entre le "Je" qui narre et le "Je" qui a vécu les événements. Une manière de prouver le moi adulte. Le "Je" commente, raconte, s'interroge sur sa propre histoire. Il s'agit donc de considérer le narrateur comme "instance racontante" selon l'expression de Patrick Chareaudeau. Les trois narratrices s'exhibent, se donnent à entendre et se taillent une place dans l'écriture. Les passages au style direct réduisent les ouvrages du corpus en une polyphonie de voix. En effet, le temps sincère de la fiction pousse à s'interroger sur l'existence de fragments autobiographiques sous-jacents au récit. L'ambiguïté est ici savamment entretenue, ce qui donne à l'écriture un certain pouvoir de fascination.

Aimé Césaire dans *Tropiques* explique que l'usage du français lui est naturel pour écrire et exprimer des concepts tandis que le créole représente pour lui l'espace de l'oralité; "Le créole, c'est la langue de l'immédiateté, la langue du folklore, des sentiments, de l'intensité" (Césaire, 1978: 37).

Dans l'incapacité de produire une littérature en langue créole, les auteurs antillais pratiquent ce que Jacques Courcil appelle "l'éloge de la muette": "Le créole souvent muet est toujours présent sous l'autre langue, investissant le signifiant de la langue qui parle (Fr.). La langue créole forclosée et silencieuse, continue son jeu et représente le sujet parlant" (Courcil, 1996: 212).

La revalorisation de la race et la recherche d'une langue sont une réponse aux discours racistes et à l'infériorité des noirs. *La Vie scélérate* est un roman sonore rempli "des gémissements de tous les peuples noirs de la terre de l'Afrique aux Amériques" (Condé, 1987: 77). Les personnages de Condé sont poursuivis par une fatalité qui leur vole le bonheur rendu inaccessible.

Sur le plan linguistique, la langue de Condé est enracinée dans le créole, langue de la terre antillaise née dans le système des plantations. L'auteur recourt à des emprunts au créole et à des adaptations et des transpositions comme signe identitaire. Les mots créoles font corps avec la langue d'écriture le français, ils ne sont distingués ni par des guillemets, ni par un graphisme particulier. Ils sont expliqués en bas de page. Le passage d'une langue à l'autre sans frontière clairement posées dans le continuum littéraire définit le français et le créole dans un même texte, dans une certaine confusion des statuts loin de toute diglossie:

J'habite une langue, la langue de Maryse Condé, une langue qui s'appelle le français et qui est le mien, mes ancêtres l'ont volée il y a quelques générations, car on leur dé-

fendait de parler cette langue sous de lourdes punitions. Malgré cela ils l'ont apprise, me l'ont transmise et maintenant j'en fais ce que je veux. Je n'écris pas en français, je n'écris pas en créole, j'écris dans une langue à moi où il y a des éléments du français, du créole, des langues africaines et peut-être d'anglais. (Condé, 2013: 187)

La langue qu'elle crée est une "reterritorialisation" c'est-à-dire ajustée, transformée à sa manière personnelle. À Françoise Pfaff qui lui demande comment elle définit l'identité antillaise elle répond: "Justement, je ne la définis pas; ce n'est pas une recette de cuisine. Une culture se vit. Et je crois qu'il y a plusieurs manières de vivre l'identité antillaise, le rapport au créole, à la culture populaire" (Pfaff, 1993: 113).

Écoutons Condé lors du prix Nobel alternatif suédois en 2018:

Je le dédie à mon mari, mes enfants, mes petits-enfants et surtout à la Guadeloupe qui a voté massivement pour moi et sans qui je n'aurai peut-être pas cette distinction. Pour moi enfin la voix de mon pays qui n'est pas celle d'un département français, mais qui n'est pas africain non plus. (Condé, 2018: 23)

Maryse Condé se réclame d'un héritage vivant: l'oralité. Le néoréalisme de son écriture met en évidence un récit mixte qui se met au service de la nuance mettant à jour des transactions subtiles. Cette langue maternelle est une langue viscérale qui prend corps dans une autre langue ou plusieurs langues. Or, la musique de la langue maternelle dans la langue d'écriture est une vraie thérapie intime. Nous revenons à Cioran parlant de la langue maternelle dans *la tentation d'exister*: "Qui renie sa langue pour en substituer une autre change d'identité. Héroïquement traître, il rompt avec ses souvenirs, et jusqu'à un certain point avec lui-même" (Cioran, 1956: 63). En nous appuyant sur cet énoncé, nous comprendrons l'importance du nous créole pour une Antillaise écrivant en français, idiome qui reste pour les Antillais "une option fondamentale", selon le poète mauricien Raymond Chasle. Le piment du mot créole donne au texte une richesse dans les images et un moyen de rêverie.

Maryse Condé insère le créole, langue orale, dans la syntaxe du texte, en graphisme français jouant ainsi de la proximité et de la différence:

Une sorte de franciscanisme appelle tous les mots à se poser, à se presser, à repartir: texte jaspé, chiné; nous sommes comblés par le langage, tels de jeunes enfants à qui rien ne serait jamais refusé, reproché, ou pire encore: "permis". C'est la gageure d'une jubilation continue, le moment où par son excès le plaisir verbal suffoque et bascule dans la jouissance. (Barthes, 1973: 17)

Or, il arrive par moments que ce créole intégré dans le texte soit un défi à la pudeur par les images qu'il provoque ou les mots orduriers qu'il charrie. Ce procédé renouvelle les représentations d'un lecteur francophone qui perçoit des écarts dans ce "gros créole": "C'était un temps où la langue créole avait de la ressource dans l'affaire d'injurier. Elle nous fascinait,

comme tous les enfants par son aptitude à contester (en deux trois mots une onomatopée, un bruit de succion...) l'ordre français régnant dans la parole" (Chamoiseau, 1990: 55-56).

Ce regard sur la langue créole autorise à parler du créole incrusté dans la langue française avec toute la part de subjectivité qui entoure cette langue et cette culture créole pour les Antillais eux-mêmes. L'imaginaire linguistique se traduit subjectivement par une motivation pour les signes identitaires. Déçue dans sa recherche identitaire auprès de son père, Etiennise se retourne vers la langue pour jouer avec ses mots insérés dans une régression infantile et en fait la raison de son écriture.

En se ressourçant dans sa culture d'origine, Etiennise écrit son roman familial en termes d'opposition binaire: résistance/survie. Elle se trouve coupée de son lien ombilical avec sa mère et déçue de sa recherche identitaire auprès de son père qui l'a fascinée au départ, mais complètement choquée par ses mésaventures, devenant la risée de tous: "Quant à moi, avec la cruauté des adolescentes, je me hâtai de me détacher de ce héros qui n'en était plus un, qui traînait les pieds en ressassant ses anciens succès." (Condé, 1988: 47). Que lui restait-il? Raconter à son lecteur sa propre histoire pour se réaliser et contribuer à construire son antillanité. L'essentiel pour elle est d'identifier les sources de sa personnalité dans ses racines culturelles. Etiennise décrit pour son lecteur et pour elle-même l'irresponsabilité de l'homme antillais et la condition de la femme antillaise, une femme soumise au service de son seigneur et maître comme c'est le cas de Larisse, la seconde femme du père.

L'écroulement de l'image du père fera l'entrée d'Etiennise dans le monde des adultes, où elle se réconcilie avec sa mère déjà morte et se réalise par l'écriture. Mais les événements qu'elle vit chez son père marquent la fin de l'enfance qui reste suspendue à un monde clos rattaché au giron maternel.

Dans *Portrait de famille*, Maryse communique au lecteur une réflexion sur le comportement de ses parents plutôt traumatisant pour elle et ses frères. Elle soulève la problématique des enfants mal aimés et les paternités et les maternités mal assumées. C'est surtout la tension établie entre Maryse et sa mère Jeanne et cette dernière avec sa mère Elodie: une généalogie maternelle qui déconstruit le rapport fille/mère.

Dans *La Vie scélérate*, Claude alias Maryse décrit que le seul espoir de la génération de son ancêtre, Albert Louis, était de quitter l'île et que son désir à elle était d'écrire sa généalogie, en enfant mal aimée, pour se réconcilier avec elle-même.

Ces trois ouvrages comme tous les romans de Condé souffrent d'un départ et d'un impossible retour pour ces peuples africains hors d'Afrique. Ils exorcisent le retour aux origines à travers une pratique de détour par des croyances physiques et spirituelles que Condé a connues au cours de sa vie. Et où son installation en Afrique ne va pas l'aider à s'intégrer à la communauté. Elle choisit de s'installer à Paris puis aux États-Unis et retourne en Guadeloupe. Dans son premier roman *Hérémathonon*, elle représente la quête d'une identité africaine, un retour plein d'illusions qui se démarque d'un mouvement éternel de détours.

Les récits des origines ne rattrapent pas la roue de l'histoire, Maryse Condé le comprend et fait de son projet littéraire un état des lieux, des structures mentales, des forces politiques qui déterminent la destinée des peuples dans la marche de l'histoire. La romancière dénonce les barrières raciales dans ses romans à l'exemple de *La Vie scélérate* où une certaine solitude se fait lire:

Il ne fallait fréquenter ni les Blancs ni les Mulâtres. Les Blancs étant les ennemis naturels et les Mulâtres d'odieus bâtards ayant hérité de l'arrogance de leurs pères et oublié qu'ils sortaient des ventres des négresses.

Mais surtout, il fallait fuir les autres nègres, car de toute éternité les nègres ont haï leurs semblables et cherché de toutes leurs forces à leur nuire!

Il fallait donc vivre seul. Superbement seul. (Condé, 1987: 75)

Selon les théories constructivistes de l'identité, celle-ci est héritée d'une filiation verticale, figurée par les racines et dominée par la temporalité, et une autre modelée par les expériences et échanges horizontaux privilégiant la spatialité. Évoquons Françoise Lionnet:

Une redéfinition de la traditionnelle quête identitaire jadis axée dans le temps (l'esclavage) et dans l'espace (l'Afrique-mère) passe aujourd'hui par la représentation d'un présent dont la richesse culturelle s'ancre dans l'univers insulaire, dans la variété et la diversité qui caractérise le monde créole". (Lionnet, 1993: 475)

En partant de ces écritures singulières de Maryse Condé, nous avons essayé de démontrer que cette crise des rapports parentaux recouvre plus largement une crise de l'écriture contemporaine marquée par le soupçon et la désillusion. En destituant la figure du père de sa valeur traditionnelle et en l'instituant en figure du manque, Maryse Condé repense ce que jusque-là faisait autorité. Elle s'affirme comme l'auteur de son père en papier, et non comme son œuvre. Les caractéristiques de son texte dévoilent le portrait d'une mère critiquée, réduite à un statut d'obstacle à éliminer, mais qui joue néanmoins un rôle marquant dans la création du récit.

En femme migrante, c'est la revendication d'une identité à travers une langue (le français) et le rejet d'une figure parentale (le père ou la mère). C'est surtout la rupture avec la mère. Le lecteur de *La Vie scélérate* peut remarquer la déficience de la mère. Maryse décrit Claude délaissée de sa mère et non reconnue par son père qui entreprend une recherche identitaire par l'écriture. Elle compose un livre sur ses origines et par là sur les Antilles.

Il en résulte que l'émergence d'une littérature migrante pourrait inciter à être plus attentif sur le trouble de l'identité qui se reflète au niveau du personnage. La littérature migrante s'inscrit dans la postmodernité: elle peut être considérée comme un lieu de convergences où se croisent des personnages et des cultures qui se transforment sans cesse.

Références bibliographiques

- BARTHES, Roland. 1973. *Le Plaisir du texte*. Paris, éditions du Seuil.
- CHAMOISEAU, Patrick. 1990. *Antan d'enfance*. Paris, Hatier.
- CESAIRE, Aimé. 1983. *Tropiques*, Paris, Jean-Michel Place.
- CIORAN, Émile. 1956. *La Tentation d'exister*. Paris, Gallimard.
- CONDÉ, Maryse. 1974. "Négritude césarienne négritude senghorienne" in *Revue littérature comparée*, n° 34.
- CONDÉ, Maryse. 1976. *Hérémakhonon*. Paris, Seghers.
- CONDÉ, Maryse. 1987. *La Vie Scélérate*. Paris, Seghers.
- CONDÉ, Maryse. 1988. "La Châtaigne et le fruit à pain" in SAGALYN, Adine (textes recueillis par). *Voies de pères voix de filles*. Paris, Maren Sell & Cie.
- CONDÉ, Maryse. 1989. *Traversée de la Mangrove*. Paris, Mercure de France.
- CONDÉ, Maryse. 1999. *Le Cœur à rire et à pleurer. Contes vrais de mon enfance*. Paris, Laffont.
- CONDÉ, Maryse. 2000. "Entretien avec NAVEZ, Élisabeth" in *Le Courrier de l'UNESCO*, novembre.
- CONDÉ, Maryse. 2003. *Histoire de la femme cannibale*. Paris, Mercure de France.
- CONDÉ, Maryse. 2008. *Victoire les saveurs et les mots*. Paris, Gallimard.
- CONDÉ, Maryse. 2008. *Les Belles ténébreuses*. Paris, Mercure de France.
- CONDÉ, Maryse. 2009. *Entretien avec CARRUGGI, Noëlle*. New York, Janvier.
- CONDÉ, Maryse. 2012. *La Vie sans fards*. Paris, J.C. Lattès.
- CONDÉ, Maryse. 2018. *Propos recueillis par Valérie Marin La Meslée*. Paris, Le Point, 3 septembre.
- COURCIL, Jacques. 1996. "Éloge de la muette" in *La connotation des langues*, Césure, Revue de la convention psychanalytique. Paris, Centre National du livre.
- FANON, Franz, 1952. *Peau noire, masques blancs*. Paris, Seuil.
- GLISSANT, Édouard. 1981. *Le Discours antillais*. Paris, Seuil.
- GLISSANT, Édouard. 1990. *La Poétique de la relation*. Paris, Gallimard.
- KESTELOOT, Lilyan. 1963. *Les Écrivains noirs de langue française: Naissance d'une littérature*. Bruxelles, Institut de sociologie de l'université libre de Bruxelles.

LIONNET, Françoise. 1993. "Traversée de la Mangrove de Maryse Condé vers un nouvel humanisme" in *French Revue*, vol. 66, n° 3, février.

PFAFF, Françoise. 1990 [1993]. *Entretien avec Maryse Condé*. Paris, Karthala.

PINEAU, Gisèle. 1996. *L'Exil selon Julia*. Paris, Stock.

POINSOT, Marie & Nicole TREIBER. 2013. *Entretiens avec Maryse Condé*. Paris, Hums & Migrations.

SENGHOR, Léopold Sédar. 1948. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*. Paris, PUF.

SMITH, Arlette. 1988. "Maryse Condé's *Hérémakhonon*: A triangular structure of alienation" in *CLA Journal* 32.1, septembre.

VIALA, Fabienne. 2010. "Transgression et barbarie dans les destinées féminines romanesque de Maryse Condé" in Noëlle CARRUGGI (dir.). *Maryse Condé, Rébellion et transgression*. Paris, Karthala.

VÉVÉ, Clark. 1989. "Je me suis réconciliée avec mon île": une interview de Maryse Condé in *Callaloo*, n°38, hiver, 86-132.

